

la main de l'homme. Elle se dessèche, et bientôt le champ n'offre plus qu'un sol nu et stérile, sur lequel des animaux décharnés languissent, faute de nourriture, exposés à un soleil devenu plus brûlant, à raison de la réflexion de ses rayons, dont rien ne peut affaiblir la force. Ajoutons que dans ces circonstances, les animaux sont plus disposés à éprouver l'influence de la contagion, si elle naît, comme c'est l'ordinaire dans ces saisons, et que la faiblesse peut les faire périr par des fièvres auxquelles l'excès de la chaleur peut donner lieu.

Quel avantage ne serait-ce donc pas, si les personnes éclairées dans les campagnes, travaillaient à engager les cultivateurs à adopter la coutume de ne jamais semer leurs bleds ou leurs aveines, sans mêler à leur semence une proportion de graines de mil, de trèfle rouge ou blanc, ou de quelques autres propres à produire le même effet? Ces herbes, qui croissent beaucoup plus lentement, ne nuiraient point aux grains; elles auraient acquis assez de force, dès l'automne, pour pousser, le printemps avec vigueur, et couvrir le sol. Elles formeraient alors un pâturage abondant pour l'été suivant; et même retournée ensuite par le soc de la charrue, la tourbe, en pourrissant, fournirait un engrais qui donnerait un nouvel aliment aux grains qu'on voudrait y semer de nouveau.

Au reste, l'auteur doit faire observer que les idées qu'il met au jour à ce sujet, ne sont pas de ces théories vaines d'hommes qui voient la nature et la vérité de leurs cabinets: après s'être convaincu par la lecture et des conversations avec des personnes instruites, de différentes parties de l'Europe, que c'était là un usage reçu assez communément; après l'avoir vu pratiquer hors de ce pays, il a eu la satisfaction de le voir mettre en pratique par des cultivateurs canadiens, dont quelques uns même lui en ont l'obligation, et lui en ont témoigné leur reconnaissance.

Il voyageait, il y a déjà bien des années, dans une de nos campagnes déjà cultivée depuis longtemps, où le terrain est naturellement peu fertile, et où par cette raison, les animaux souffrent beaucoup de la maigreur des pâturages. Obligé de s'arrêter dans l'endroit, il causa avec la personne chez laquelle il se trouvait logé, et suivant sa coutume, quand il est avec des cultivateurs, il fit tomber la conversation sur les choses de son état. Celui-ci se plaignait de la difficulté de nourrir ses animaux, l'été; ses vaches étaient maigres, manquaient de lait: on avait déjà perdu beaucoup d'animaux dans la paroisse; il craignait le même sort. Cela donna à l'auteur l'occasion de s'étendre sur le soin qu'il était nécessaire de donner à cette partie des travaux champêtres et de l'économie rurale. Il lui indiqua, entr'autres, comme un moyen d'avoir des pâturages plus abondants, la nécessité de semer, comme je le disais, il y a un instant, avec les bleds ou aveines, des graines de plantes graminées. Leurs entretiens se renouvelèrent à ce sujet; le cultivateur finit par se laisser persuader, et prit la résolution de tenter l'expérience.